

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Continuous pagination.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

BEETHOVEN

HAYDN

CHRIST. COLOMB

JACQUES CARTIER

LES

BEAUX-ARTS

JOURNAL LITTÉRAIRE

DES ARTS, DES SCIENCES, DE L'INDUSTRIE
PARAISANT LE 25 DE CHAQUE MOIS.

AVRIL. 1864

SOMMAIRE.

PRIX DE L'ABONNEMENT: \$2,00 PAR AN.

L'ABONNEMENT SE PAIE INVARIABLEMENT D'AVANCE.

Changement de Domicile	pages 48
Revue Mensuelle	ib.
Les Professions	50
Les Correspondances	ib.
Profondeur des Mines	51
La Colère	52
Fragments du Journal d'un Père (Fin)	53
Prodigalités du Sultan	54
Les Arts et les Artistes (M. LAVALLEE.)	ib.
Une Oasis au Soudan	ib.
Education	55
Découvertes et Inventions (Alambic)	56
Vie anecdotique de Paganini (Suite)	ib.
Découverte de la Cochinchine	59
Les Arts Industriels (M. CRAIG.)	ib.
Singulières Recherches	60
Le Lièvre dans la Lune	61
Revue Musicale	ib.
Derniers Souvenirs d'un Musicien	62
Bibliographie	63

PRIX POUR SIX MOIS: UN DOLLAR.
L'ABONNEMENT SE PAIE INVARIABLEMENT D'AVANCE.

Deux valse. — BIANCA & MARIA — Par A. J. LANNER.

ARCHIMEDE

ON S'ABONNE
CHEZ

GUST. SMITH & M. LEPROHON

144, rue Craig, 144

MONTREAL

CUVIER

GALVANI

VOLTA

LE POUSSIN

GIU. DANZEO

VAN EICK

RAPHAEL

ALBERT-DURER

GUTTENBERG

25 Avril 1864.

LES
BEAUX-ARTS

2^{me} Année.

REVUE MENSUELLE

DES SCIENCES, DES LETTRES, DE L'INDUSTRIE

PARAISSANT LE 25 DE CHAQUE MOIS.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Le numéro complet, par An. \$ 2, 00.
La Musique seule, il. \$ 1, 00.

PROPRIETAIRES-EDITEURS :
GUST. SMITH. — M. LEPROHON.

PRIX DES CARTES ET ANNONCES :
Par An, \$ 3, 00.
avec envoi du Numéro complet.

**CHANGEMENT
DE DOMICILE.**

A dater du 1^{er} MAI, notre Imprimerie et les Bureaux de notre journal seront transférés À MONTREAL, 144, rue Craig.

Toute personne qui aurait des communications à nous transmettre devra les envoyer à notre bureau, 144, rue Craig (porte voisine des Magasins de M. Garth), ou venir elle-même à notre Imprimerie; la meilleure réception lui sera toujours faite.

Nous prions aussi tous nos confrères qui échangent avec nous de vouloir bien envoyer leur journal à notre nouvelle adresse, 144, rue Craig (Montréal.)

AVERTISSEMENT.

Nous prévenons nos abonnés que nous avons supprimé l'Agence de MM. Boucher & Manseau, à Montréal.

C'est donc à nous seuls qu'on devra dorénavant s'adresser pour tout ce qui concerne le journal les BEAUX-ARTS.

**Gust. SMITH.
M. LEPROHON.**

REVUE MENSUELLE.

Montréal, le 15 Avril 1864.

Que d'émotions se sont produites ici depuis un mois à propos des nouvelles qui nous sont venues d'Europe ! Les Danois et les Prussiens se canonnaient quand le bruit se répandit que Lord John Russell, dont la politique avait été si violemment attaquée au sein du Parlement par les tories, venait de remporter un éclatant triomphe. Un projet de conférence dont le but était la solution du conflit Dano-Allemand par le concours des puissances signataires du traité de 1852, était accepté par l'Autriche, la Prusse, la Diète Germanique, la France et la Russie; quant au Danemark, sa faiblesse ne lui laissait pas le choix des moyens. Les bourses de l'Europe eurent un moment de délire; la paix était faite; on allait répandre l'encre des diplomates et non le sang des soldats; enfin tout allait être pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Malheureusement les derniers avis ont dissipé toutes ces belles illusions. Le Danemark, après mille hésitations, a consenti, il est vrai, à se faire représenter à ces conférences, mais à la condition qu'un armistice serait proclamé. Les Austro-Prussiens, de leur côté, veulent bien parlementer, mais à la condition que les hostilités ne cessent pas. Voilà pour les apparences. En réalité, Berlin et Vienne se sont mis d'accord, non-seulement en vue de l'occupation du Jutland, mais encore en vue des complications européennes que cette occupation peut faire naître.

Il est donc permis de redouter que la question Dano-Allemande ne soit encore pour longtemps résolue.

Ces quelques lignes résument à peu près la situation générale de l'Europe, car toutes les autres questions se trouvent momentanément absorbées dans celle du Danemark. Quant aux États-Unis, aucun fait nouveau n'a été signalé durant les quatre dernières semaines: on s'y bat toujours, mais aucun grand combat n'a été livré, on attend pour cela le retour du printemps.

Il n'en a pas été de même au Canada. Quoique nous n'aimions guère à nous occuper de ce qui concerne la politique, nous ne croyons pas manquer à notre détermination en enrégistrant la retraite du ministère McDonald-Dorion. Cette retraite, qui a été purement volontaire, a amené une crise ministérielle telle que notre pays n'en avait vu depuis longtemps. Enfin après bien des efforts infructueux pour former une coalition des partis qui nous divisent si malheureusement, un ministère entièrement conservateur s'est formé dans la minorité, et afin de donner aux nouveaux ministres le temps de se faire réélire, les chambres se sont ajournées au 3 de mai prochain.

LES PROFESSIONS.

Aujourd'hui que les professions sont encombrées, on doit se réjouir d'apprendre que quelques jeunes gens suivent des carrières différentes de celles du barreau, du notariat ou du doctorat en médecine.

On doit déplorer cette tendance de la jeunesse des campagnes à vouloir embrasser des professions pour n'y trouver, dès à présent, que la misère, tandis que la plupart de ces jeunes gens vivraient heureux au milieu de leur famille et aideraient leur père dans les travaux des champs.

Ceux donc qui ont des vues moins ambitieuses ne peuvent que réussir dans le nouveau chemin qu'ils se sont tracés. Quiconque possède les qualités du citoyen honorable ne peut manquer d'être promptement connu dans sa profession et de jouir de l'estime publique.

Une des nombreuses professions que l'on compte dans la société est encore peu recherchée par les Canadiens: c'est la profession d'architecte. Aussi voyons-nous avec un vif plaisir que M. Alcibiade Leprohon, fils de notre respectable et habile sculpteur M. Xavier Leprohon, s'établit comme Architecte-Mesureur, à Montréal.

Il y a quatre ans, M. Alc. Leprohon quitta Toronto où il avait étudié le dessin avec un architecte de talent de cette ville, pour venir terminer ses études chez M. Bourgeau. M. Bourgeau, par ses connaissances et son expérience devait naturellement chercher un jeune homme capable pour faire spécialement ses

plans d'églises et de presbytères; c'est M. Leprohon qu'il s'associa. M. Alc. Leprohon se séparant de M. Bourgeau, a décidé de se mettre à son compte. Nous le félicitons sincèrement de l'initiative qu'il a prise et nous avons tout lieu de croire que ce jeune architecte méritera la confiance du Clergé ainsi que celle du public. Le caractère honorable et les capacités que nous lui connaissons lui assureront sans aucun doute l'estime de toutes les personnes qui viendront le voir ou le consulter pour des travaux importants.

M. Alcibiade Leprohon, ouvrira son bureau, le 1^{er} mai prochain, dans le meilleur quartier de Montréal, rue Craig, N^o 144, porte voisine des magasins de M. Garth, fabricant d'appareils à gaz.

LES CORRESPONDANCES.

Quelques personnes sérieuses commencent à crier à la *démoralisation* dans la politique de notre Canada. Oui, c'est avec un véritable chagrin que nous considérons chaque jour les éléments de discorde qui se produisent dans la sphère politique et aussi dans les familles. Les conséquences de cet état de choses sont si graves, si compromettantes pour le progrès de la colonie et si regrettables pour la société toute entière, que notre esprit en est vivement alarmé.

La *division* qui existe dans certaines familles jadis si unies, n'est-elle pas une preuve évidente de la rancune que provoquent les hommes appelés à défendre les intérêts d'une nation? Hélas! il n'est que trop vrai que la source du mal vient de l'ambition qui agite l'homme et le conduit à employer de ces moyens que la morale réprouve et que la Religion condamne.

Mais cette division dans les sociétés ne provient-elle pas surtout de ces *correspondances* qui sont remises à nos journaux et que les rédacteurs en chef acceptent avec la plus grande obligation?

On ne peut douter des mauvais effets qui peuvent ressortir de ces correspondances dont le style toujours acrimonieux nous montre la vengeance, la rancune, la jalousie, l'ambition, l'orgueil le plus souvent même que ressent le signataire d'une correspondance. Et quelle impression laisse au lecteur la connaissance d'une correspondance? La réponse n'étant souvent pas plus charitable que l'attaque, ça met les deux acteurs dans une position très équivoque aux yeux du public. Il est tel fait que quelques amis pourraient facilement amoindrir, ou telle querelle que plusieurs personnes seraient à même d'étouffer; cette manière de procéder ne vaudrait-elle pas cent fois mieux que de faire du scandale par la voie des journaux?

Nous ne voyons pas quel peut être l'intérêt de ces correspondances pour les lecteurs; nous voyons encore moins le bénéfice que peuvent en retirer les champions.

Dans ces sortes de discussions à coups de plume, nous déplorons toujours les expressions qui attaquent le caractère; on y parle

sans mesure de la conscience, de la bonne foi, de l'honnêteté des individus. Et quelles idées ça donne-t-il aux étrangers? Une fort triste assurément.

Nous jouissons de la liberté pleine et entière d'écrire et de parler; c'est fort bien. Mais avec cette liberté, devons-nous en profiter pour insulter *gratis* notre prochain?

Je sais bien que, le plus souvent, lorsque je vois une correspondance dans mon journal, je suis dégoûté à l'instant de lire ma feuille. Je préférerais cent fois lire un bon morceau de littérature que cette littérature personnelle qui est d'un exécérable exemple pour la jeunesse. Car il faut bien le dire, la société est comme une famille; si le chef l'élève mal, les enfants seront insupportables toute leur vie. Si donc, l'exemple ne nous vient pas d'en haut, que peut-on attendre de l'avenir de notre Canada?

Déjà corrompue par la politique, la conscience de tous ces jeunes hommes n'a-t-elle pas à craindre la contagion? Dieu nous garde de ne jamais nous mêler à ces luttes politiques qui scandalisent les honnêtes gens! Que la jeunesse ne suive pas ce système de démenti public qui est lancé à chaque instant à la face de tout individu. « Que la jeunesse soit sobre de propos, modérée dans la discussion, polie envers ses semblables, charitable envers son prochain, et qu'elle flagelle avec force ces tendances du frondeur qui n'a jamais que l'injure à débiter à tous ceux qui ne pensent pas comme lui.

Nous tous Canadiens, nous aimons le prêtre, nous le respectons partout où nous le trouvons; nous allons même le consulter. Et voyez où nous mène notre politique, que nous détruisons par nos actions tout ce que fait le clergé pour le bien de la société toute entière! O abération de l'esprit humain!

La religion nous enseigne de nous conduire avec honnêteté en toutes choses. Ses dignes pasteurs nous instruisent dans les sentiments de pureté, de conscience et de droiture qui placent l'homme au premier rang de l'échelle social, et, lorsque nous entrons dans la vie publique, que nous sommes entraînés par l'ambition vers les régions passionnées de la politique, nous sapons, par notre triste conduite, les bases d'un édifice que le clergé a élevé depuis plus de deux siècles. Quiconque jette ce cri « Religion et Patrie » devrait scruter sa conscience pour voir si sa conduite politique n'est pas en opposition avec ses sentiments religieux. Et enfin, est-il donc si difficile d'être homme politique et honnête homme à la fois?

On doit respecter toutes les opinions lorsqu'elles sont émises de bonne foi. C'est ce qui ne se voit pas dans nos familles, et les correspondances témoignent encore du peu de respect qu'on a pour l'opinion d'un adversaire. Ces correspondances ne font qu'exalter la mésintelligence qui règne; hélas! trop souvent entre les membres d'une même famille. Mais voici un fait que nous nous plaisons à signaler à nos lecteurs et qui fera diversion à la crudité de cet article.

La petite ville de ***, si unie autrefois, fut soumise aux

rudes épreuves des émotions politiques par les élections.

Lorsque la lutte fut terminée, toutes les familles étaient en gribouille. Quel beau résultat pour des gens qui disent aimer leur pays!

La gribouille dura environ deux ans. On se distançait dans les rues de la ville, de même que si chacun eût été atteint de la peste. C'étaient les papas qui se tournaient le dos, et les mamans s'écartaient les unes des autres de la distance de cinquante crinolines (car je considère que la crinoline peut servir de mesure géométrique.)

Les enfants, les grands enfants se voyaient réduit à se tourner les pouces. Les jeunes filles pleuraient leur cavalier, maudissaient les élections. Un touriste eût trouvé cette triste ville parfaitement gafe par les physionomies plus que piteuses qu'on y rencontrait.

Les jeunes gens, fatigués de cette manière de vivre, résolurent spontanément de se réunir et d'oublier les causes accidentelles de la rupture brutale qui les avait séparés pendant un trop long laps de temps.

L'intimité étroite de ces jeunes gens a naturellement rapproché les familles. On a risqué un pied chez M^{me} X***, un autre chez M^{me} Y***; on s'est dit *un mot* en sortant de la messe; et chacun oubliant les rancunes du passé pour ne penser qu'aux joies du lendemain, on se visite maintenant tous les dimanches, et on fait assaut de galanterie envers le beau sexe.

Ce petit événement ne prouve-t-il pas le bon sens et l'esprit de la jeunesse de la petite ville de ***? Imitons tous cet exemple et admirons les sages résolutions de ces jeunes gens qui comprennent qu'on doit vivre les uns pour les autres. Si cette union régnait de même en politique, comme le Canada serait fleurissant. Mais il n'en est pas ainsi, et nous marchons sur une pente qui conduit à l'égoïsme et vers l'oubli des principes religieux qui, à nos yeux, sont cependant la véritable gloire du Canada.

PROFONDEUR DES MINES.

L'imagination est assez disposée à s'exagérer les profondeurs auxquelles l'homme est parvenu dans les travaux des mines. Ces profondeurs, quoique dépassant de beaucoup les hauteurs auxquelles s'élèvent au-dessus du sol les travaux de l'architecture, demeurent cependant contenues dans des limites assez étroites, même quand on les compare à la taille de l'homme. Un des puits artésiens les plus profonds qui soient enregistrés dans la science est celui de Nul-Salzwerk, près Mindén, en Prusse; sa profondeur absolue est de 680 mètres, et sa profondeur au-dessous du niveau de la mer est de 607 mètres. C'est à peu près la même profondeur que celles des puits artésiens que l'on perce en Chine pour obtenir du gaz hydrogène. Cette profondeur, au dire des missionnaires, varie de 600 à 650 mètres. M. de Humboldt, dans son *Asie centrale*, parle cependant d'un puit-

de ce genre foré à la corde, en 1812, à la profondeur de 975 mètres. Dans les mines de la Rœrrebübel, les travaux étaient parvenus, dans le seizième siècle, à 947 mètres; à Kuttenberg, en Bohême, les travaux s'étaient enfoncés encore davantage, car Schmidt cite un puits abandonné qui était arrivé à la profondeur absolue de 1151 mètres. C'est la plus grande profondeur à laquelle l'homme ait jamais porté ses instruments, et l'on voit qu'elle n'est guère que d'un kilomètre. Cette grandeur, qui est à peu près égale à la hauteur du Vésuve, et qui représente près de huit fois la hauteur de la flèche de Strasbourg, n'est que la six-millième partie de la distance de la surface au centre de la terre.

On ne connaît de profondeurs analogues dans aucune des mines exploitées aujourd'hui. Les plus profondes paraissent être : celle d'Apendale, à Newcastle, où les travaux sont poussés à 658 mètres au-dessous de la surface; celle de l'Espérance, à Serning, dans le pays de Liège, qui va à 413 mètres; les célèbres mines de Freyberg, en Saxe, qui descendent à 592 mètres; celle du Joachimsthal, en Bohême, à 646 mètres; celle du puits Samson, à Andreasberg, dans le Harz, à 670 mètres. Mais ces trois dernières mines étant ouvertes dans des pays de montagnes assez élevés, leur partie inférieure arrive à peine au niveau de la mer.

Il y a sur le globe des enfoncements naturels dont la profondeur est également très-considérable. Le plus remarquable et le mieux étudié est celui dans le fond duquel se trouve la mer Morte. Le niveau de cette mer, d'après les derniers nivellements, est à 422 mètres au-dessous de la Méditerranée; de sorte qu'à l'inverse de ce qui a lieu généralement quand on quitte les bords de la mer pour s'avancer dans l'intérieur des terres, en Judée; loin de monter, on est obligé de descendre graduellement jusqu'aux bords du Jourdain. La mer Caspienne présente un phénomène analogue. Enfin, il y a aussi des cavernes dont on ignore absolument les dernières profondeurs; et, surtout si l'on tient compte des canaux souterrains par lesquels s'élèvent jusqu'à la surface soit les eaux thermales, soit les laves bouillonnantes des volcans, il faut reconnaître que les cavités creusées par la main de l'homme sont bien peu de chose sous le rapport du diamètre comme sous le rapport de la profondeur en comparaison de celles qui ont été formées par la nature.

LA COLERE.

On rencontre très-souvent dans le monde des personnes qui ont lieu d'être peu satisfaites de la conduite d'un étranger et même d'un ami. Des circonstances diverses ont produit dans plusieurs familles une sorte de jalousie, voire même la haine! La divergence d'opinion sur le terrain de la politique, de la religion, ou bien encore une rivalité dont l'objet est le plus souvent pitoyable, jette le trouble dans les idées et les intérêts de deux associés.

Quiconque a été la victime d'un faux ami ou a été froissé dans ses idées ou dans ses intérêts, ne se confiera pas à un autre ami; celui-là préférera se venger en invectives contre l'auteur de ses maux. Il ne trouvera jamais d'expressions assez fortes pour déverser son mécontentement, sa fureur, sa haine sur celui qui a fourni tous les sujets de sa colère.

Celui qui est ainsi trompé a certes le droit d'être en courroux contre de si mauvaises natures; mais quoiqu'il ce droit ne puisse lui être contesté, qui est-ce qui l'autorise à témoigner sa rage en public? Qui est-ce qui lui permet de vomir sa haine sur le coupable? Qui est-ce qui lui accorde la permission de punir le délinquant?

Est-ce la raison? Non; car lorsqu'une chose est raisonnée, elle est réfléchie et doit être basée sur le sentiment de la justice. Est-ce l'orgueil? Cela peut-être; et cependant l'orgueil annonce déjà un certain calcul dans la manière d'infliger une punition, calcul qui consiste à mettre sa supériorité au-dessus de l'intelligence de son ennemi. Est-ce la religion? Encore bien moins, car elle nous prescrit de rendre le bien pour le mal, « Si tu reçois un soufflet sur la joue droite, présente la gauche à ton ennemi. » Qu'est-ce enfin?... C'est la colère.

La colère, chez l'homme comme chez la femme, est cause de bien des maux. C'est la colère qui nous dirige dans nos premiers moments de contradiction, de discussion ou d'opposition. Quiconque sait contenir ce défaut a un véritable mérite, celui-là a remporté sur lui une victoire complète. C'est la colère seule, pour quelques uns, qui réclame d'une manière impérieuse la punition du coupable: on veut se venger pour satisfaire ses propres impressions. On se laisse trop facilement aller aux impressions du moment, et l'on aime souvent conserver en soi les ressentiments de ces impressions. On se plaît quelquefois dans sa colère; c'est en elle qu'on croit reconnaître un grand courage, ou un grand esprit à savoir se conduire. Quelle erreur!

À la mauvaise action d'un ami, offrez-lui une froideur calculée sur le principe de la politesse qu'on se doit entre gens qui savent vivre. Votre ami se croira avoir d'autant plus raison d'avoir mal agi envers vous si vous lui montrez une grande fureur. Tout au contraire, en lui témoignant par votre regard une noble froideur, il évitera votre rencontre pour éviter lui-même les sarcasmes de ceux qui l'observent; on jugeant de sa conduite par la dignité que vous mettez dans la vôtre à son égard, il fera un examen de sa conscience et mesurera la portée de l'acte dont il est volontairement l'auteur avec d'autant plus d'attention que la conduite polie de l'offensé sera pleine de retenue.

N'écoutez donc jamais notre premier mouvement dans la vivacité de nos actions. Sachons maîtriser à l'instant l'élan naturel à l'homme de vouloir répondre sans réfléchir, et combien nous nous éviterons ainsi de scènes pénibles et que de maux funestes nous épargnerons à nos enfants!

LITTÉRATURE.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN PÈRE.

Fin. — Voyez page 43.

25 juin, 4 heures du matin.

Nous sommes descendus. Je l'ai présenté à nos camarades; on lui a fait grand accueil. Notre troupe est campée sur la place de la Concorde. Il est silencieux et très-pâle, mais semble maître de lui. A minuit on nous a dirigés, par la rue Royale, vers une petite caserne improvisée dans le faubourg, pour marcher au point du jour contre une barricade. Cette marche nocturne m'a paru funèbre. Personne dans cette large rue, pas un passant; mais, par mesure de l'état de siège, des lumières à toutes les fenêtres, toute la rue éclairée et vide, illuminée et silencieuse; puis, de dix pas en dix pas, à l'ombre des portes cochères, un dragon à cheval, immobile, enveloppé tout entier dans une grande capote blanche, et, du fond de cette espèce de suaire, une voix lugubre s'élevant à mesure que nous passions, et disant, avec un long accent prolongé: « Sentinelle, prenez garde à vous! » Puis plus rien, que le bruit sec et régulier des pas de notre troupe sur le pavé; c'était vraiment sinistre. A deux heures, nous sommes arrivés à cette petite caserne; j'ai forcé cet enfant à se jeter sur le lit de camp. Dort-il? Je ne le crois pas. Moi, j'écris en attendant le jour, j'écris et je tremble; je tremble, non plus seulement pour lui, pour son courage, mais pour le mien. Je n'ai jamais entendu le bruit du canon, je n'ai jamais vu de bataille... Si la peur me saisissait? si j'allais me déshonorer en fuyant, me déshonorer à ses yeux, lui donner l'exemple de la lâcheté? Voilà une angoisse plus terrible encore que l'autre! Eh! que sera-ce donc si je vois couler son sang!... O mon Dieu, mon Dieu! soutenez-moi, et sauvez-le! On vient nous appeler, le tambour bat, il faut se mettre en marche... Tout le monde est prêt, lui aussi... et dans une heure peut-être... Allons partons!

26 juin.

Ah! misérable, misérable que je suis!... Pourra-t-on le sauver? Survivra-t-il? Qu'ai-je fait? Non, ce n'était pas de la tendresse ou du devoir, c'était de l'orgueil, de la vanité paternelle! Cher, cher enfant! blessé mortellement! à cause de moi... pour moi! Misérable! misérable! Il est là couché dans ma chambre, dans mon lit, mais je n'ose pas y entrer: je n'ose pas le regarder! Te voilà bien avancé, père insensé, de savoir qu'il a du courage, maintenant que tu l'as tué!... Je suis un assassin! Un enfant de dix-sept ans, le jeter à la bouche des canons et des fusils! Est-ce que tout ce que tu voyais en lui de généreux, de noble, ne te disait pas qu'il saurait faire son devoir le jour où il le faudrait? Et quand il n'aurait pas fait ce devoir-là, est-ce qu'il n'y en a pas dans la vie mille autres plus utiles,

plus sacrés que de se battre? Et il les aurait remplis tous avec honneur, et il aurait vécu! tandis que... O mon fils, mon fils! Je n'ai pas pu y résister tout à l'heure; je suis entré dans sa chambre pour le regarder... Comme il est maigri depuis vingt heures! Père cher petit! et si doux dans sa souffrance, si patient! Ce matin, quand il a été pris de vomissements, ce qui est un signe fatal, il le sait, il n'a dit qu'une chose: « Ne le dites pas à mon père! Oh! malheureux que je suis!

27 juin.

Il va mieux, il va un peu mieux. La balle a été extraite; elle n'avait pas pénétré! La fièvre tombe.

30 juin.

Le mieux continue, le médecin espère... Et maintenant commence à me revenir avec une joie ineffable le souvenir de son courage et de son dévouement; car il n'a pas seulement fait son devoir, il a fait plus, bien plus! Si je me suis bien conduit, c'est grâce à lui! Il m'a sauvé! Brave enfant! Je le vois encore quand nous sommes sortis de cette petite caserne, au point du jour. Nous marchions à côté l'un de l'autre, et je sentais son bras, presque son cœur: tout à coup, au détour d'une rue, au moment où nous nous y attendions le moins, éclate sur notre petite troupe une décharge de mousqueterie: l'effet fut terrible; trois hommes tombèrent frappés, une partie s'enfuit en jetant ses armes; moi-même, surpris, éperdu, épouvanté, je commençais, je crois, à tourner le dos, quand mon regard tomba sur lui. Il était là, blême, vacillant, paralysé par la terreur... A cette vue, tout change en moi: « Lâche! me dis-je, au lieu de soutenir cet enfant, l'entraîner, déchoir à ses yeux et le faire déchoir! Tu lui dois l'exemple, donne-lui! » Et, passant tout à coup de la terreur à une énergie de résolution qu'explique l'amour qui explique tout, je m'élance seul sur la barricade avec mon mouchoir de parlementaire au bout de mon sabre, et j'arrive, je tombe au milieu des insurgés avant qu'ils aient eu le temps de recharger leurs fusils, leur montrant ma poitrine découverte, et leur parlant de la guerre civile avec tant d'horreur, les suppliant avec tant de désespoir de ne pas continuer ce combat impie, que je voyais déjà l'émotion sur leur visage. Mais je me retourne, et j'aperçois à mon côté, qui? lui, mon fils! Il m'avait suivi, il était près de moi, pâle, mais résolu. Cette vue donna à mes prières un accent irrésistible, et j'allais l'emporter, quand un homme à basse et mauvaise figure s'écria brutalement: « Est-ce que ce capucin-là croit nous empêcher de faire notre révolution? Et il me tire un coup de fusil droit dans la poitrine. Mais au même instant j'entends un cri terrible, je vois un bras qui s'élance et détourne l'arme, c'était lui, lui qui avait attiré le coup sur son propre corps, lui qui tombait sous la balle qui devait me frapper, lui qui me jetait en tombant un regard et un sourire que je n'oublierai jamais!

10 juillet.

Il est sauvé! la convalescence a commencé. Ce matin, nous venions de prendre notre premier repas ensemble; j'étais assis près de son lit et il me tenait depuis quelque temps la main, plongé dans le silence et paraissant rêver profondément. Tout à coup il me dit:

— Père, que c'est peu de chose, le danger!

Et comme je tressaillais à cette parole, il ajouta:

— Pour toi, je le sais bien, ce n'est rien; mais moi... Il faut que je te fasse un aveu; j'ai eu bien peur en partant; j'ai eu bien peur en partant; j'ai cru que mes jambes ne pourraient me porter! mais j'ai pensé que si je faiblissais tu ne m'estimerais plus, tu ne m'aimerais plus; et alors j'ai senti en moi un cœur tout nouveau, et je t'ai adressé tout bas cette prière: «O père! toi qui es si ferme et si fort, enveloppe-moi de ton âme et rends-moi digne de toi!» Eh bien, qu'as-tu donc? tu ne me réponds pas. (En effet, je ne pouvais parler.) Est-ce que tu m'en veux d'avoir tremblé un moment? dis, tu m'en veux?

Les larmes m'étouffaient; je me levai, j'allai prendre ces feuillettes que j'avais écrites, et pour toute réponse je les lui tendis! À peine les eut-il lus:

— Quoi!... toi aussi, tu as eu peur! et tu ne crains pas de me le dire? Et c'est pour moi... Oh! il n'y a jamais eu de père comme toi!

Tu as raison, m'écriai-je en l'embrassant avec passion, il n'y a jamais eu de père comme moi!

PRODIGALITES DU SULTAN.

Le sultan Abéul-Medjib a une liste civile de 27 millions de francs: c'est la *neuvième partie* de toute la recette annuelle de ses états. Cette somme ne lui suffit pas: il emprunte sans cesse, et ses dettes s'élèvent à près de 600 millions.

En avril 1858, il emprunta à 11 pour 100 d'intérêts une somme de 10 millions, entièrement destinée aux frais d'une fête qu'il donna à ses deux filles.

Il fait abattre et reconstruire des palais par caprice. Le seul palais de Dolmabalitché, construit récemment sans nécessité, a coûté 70 millions de francs.

Au reste, il ne s'inquiète jamais de ce que coûtent toutes ces prodigalités. On raconte qu'ayant eu, par hasard, la curiosité de demander ce qu'on avait dépensé pour ce palais de Dolmabalitché, on lui répondit: 3,500 piastres (584 francs); il se contenta de cette ridicule réponse. La somme de 584 francs représentait simplement le prix du papier employé à fabriquer des assignats pour 70 millions de francs.

Le sultan a trente ministres qui reçoivent chacun 250,000 francs par an, et cent vingt marchands (muchirs) qui ont chacun un traitement annuel de 200,000 francs. Tel pacha, celui

d'Erzeroum, par exemple, se fait un revenu de 300,000 francs. Le peuple, écrasé d'impôts, est misérable. Tout finira par la banqueroute et les révolutions.

LES ARTS ET LES ARTISTES

EN CANADA.

M. LAVALLÉE.

Ce nom nous est trop connu, et il est surtout trop sympathique au public de Montréal, pour que nous ne saisissons pas une excellente occasion de parler de ce jeune artiste. Il y a quelques jours, M. Lavallée a exécuté dans l'Eglise Paroissiale de Montréal (c'était le 18 de ce mois), et à la grand'messe, une délicieuse *Elegie* sur le violon; il a joué ce morceau avec un sentiment, une expression à ravir les oreilles les plus rebelles à l'audition de la musique.

M. Lavallée est un musicien intelligent et de talent qui saura bientôt acquérir la confiance de la société montréalaise, si même cette confiance ne lui est déjà accordée par l'activité qu'il a mise, cet hiver, à organiser plusieurs concerts qui tous furent parfaitement ordonnés et dont chaque programme présentait une excellente disposition.

Travaillez, travaillez toujours! monsieur Lavallée, et vous obtiendrez de toutes parts l'appui et les applaudissements de ceux qui encouragent les arts et les artistes.

Pour notre part, nous félicitons sincèrement M. Lavallée des succès qu'il a obtenus en si peu de temps, et nous lui en souhaitons volontiers la continuation.

UNE OASIS AU SOUDAN.

L'oasis, à mesure qu'on s'y enfonce, devient plus fraîche et si touffue que c'est bientôt une véritable forêt. Les palmiers-doum se multiplient, se pressent, s'entre-accablent les uns dans les autres. Près d'eux s'élèvent à chaque pas des mimosas gigantesques et une variété de pin dont j'ignore le nom, mais que j'appellerai pin chevelu, parce que son feuillage, long et fin comme des cheveux, retombe de toutes parts et presque jusqu'à terre, comme la verte crinière d'un triton. Plus bas, entre les troncs, croissent et s'emmêlent des arbustes de toute espèce; l'euphorbe, le tamarix, le henné avec ses petites baies rouges, le *ferula*, le ricin, qui serait au besoin le mûrier du désert, et cette magnifique plante à lait, nommée *ochar*, asclépiade gigantesque, qui pour fruit porte une vessie verte. Plus bas encore poussent des herbes vivaces, les unes fermes et droites sur leur tige, les autres traînant sur le sol qu'elles couvrent d'un moelleux tapis.

Ces hautes murailles de verdure se rapprochent tellement en quelques endroits que mon dromadaire ne s'y frayait qu'avec peine un passage, et les grands arbres s'arrondissent en dômes si épais, si impénétrables au soleil, même à la lumière, que

je marchais par instant dans une obscurité complète. Les flancs nus et rougeâtres du mont Gartab qui court d'un côté ne sont visibles que par échappées, à travers les rares éclaircies du fourré. Du côté opposé s'ouvrent des fonds ténébreux où l'œil ne peut rien saisir. Un ruisseau coule en murmurant sous les ombrages.

Partout, dans les arbres, dans les arbustes, jusque dans l'herbe même, voltigeaient, sautillaient, frétilaient, sans s'effaroucher de ma présence, les oiseaux les plus variés, les uns rouges avec les ailes noires, les autres noirs avec le bec et les pieds blancs; ceux-ci couleur de feu, ceux-là couleur du ciel, plusieurs de l'or le plus éclatant, quelques-uns pareils à des émeraudes de la plus belle eau; et puis c'étaient des merles bleus, des palombes aux plumes d'argent, des perdrix gris-perle aux pattes jaunes, des nées de tourterelles, des pintades enfin, nommées ici poules de Pharaon. Tout cela chantait, gazouillait, gloussait, roucoulait. Qu'ajouterai-je? Il n'est pas jusqu'à la corneille qui venait troubler par son vol sinistre et son croassement de mauvais augure les ébats joyeux et le joyeux ramage de cette volière libre et brillante. J'allais oublier le roi du concert, le roi des bois, le rossignol, en un mot, ce classique *bulbul* des poètes orientaux, dont les amours avec la rose font depuis des siècles les délices des harems.

Cette oasis s'appelle *Thif*, nom bien sec, bien dur, et que son manque absolu de grâce, d'harmonie, rend à coup sûr bien peu digne de baptiser un lieu si charmant. Je cheminai avec une lenteur calculée, au plus petit pas de mon dromadaire, et songeant si peu à le presser que je le trouvais encore trop rapide, puisqu'il m'éloignait de cet incomparable Élysée; j'aurais voulu ne le jamais quitter. Pour y rester le plus longtemps possible, je fis dresser le camp de fort bonne heure, me promettant de ne le faire lever, le lendemain, que fort tard.

On fit halte dans une clairière couverte d'un sable fin, au bord même du ruisseau. D'un côté nous étions protégés par une chaîne de collines entièrement cachées derrière un épais rideau de palmiers; de l'autre côté, l'horizon s'ouvrait pour nous laisser voir une autre chaîne de collines fuyantes qui, au soleil couchant, passèrent par des dégradations insensibles du rouge le plus vif au bleu le plus pâle et le plus vaporeux.

Au crépuscule, tous les oiseaux se turent, tous allèrent s'abriter pour la nuit sous la feuillée. Je n'entendis plus que le roucoulement lointain d'une tourterelle attardée mêlé au cri sec et triste d'un *K'ta* qui s'était perché sur ma tente. Mais l'un et l'autre cessèrent bientôt, et, succédant aux mille bruits, aux mille mélodies de la journée, un silence profond, solennel, s'empara des bois. Le flambeau du jour une fois éteint tout à fait, les voiles du firmament tombèrent pour laisser enfin voir au fond des espaces les innombrables flambeaux de la nuit. Pour un soleil perdu, on en retrouvait des milliers.

Quel site! quelle soirée! quelle nuit! Pour en mieux jouir,

j'avais fait placer ma tente à l'écart, de manière à ce que, les bruits de la caravane ne parvenant pas jusqu'à moi, je pusse m'abandonner tout entier à mes pensées, à mes rêves, si vous voulez, et me remémorer, sans que rien troublât mes souvenirs, toutes les impressions par où j'avais passé. Jaloux de prolonger par une veille inaccoutumée une journée si bien commencée et si bien finie, je ne pouvais me résoudre à m'enfermer dans ma tente, et je m'étais couché au seuil sur mon tapis de voyage, l'oreille et l'œil ouverts, sans rien entendre si ce n'est le murmure du ruisseau, ni voir autre chose que les étoiles du ciel.

EDUCATION.

On peut dire que, si, en Canada, le peuple ne s'instruit pas, ce n'est certes point parce que les institutions y manquent. L'enseignement se trouve partout et surtout à Montréal, ville de progrès sous tous les rapports. Et chose à remarquer, dans cette cité, c'est un instinct naturel, chez les enfants, que d'aimer se rendre chaque matin au pensionnat ou à l'école. C'est qu'évidemment ceux qui dirigent ces établissements savent mériter la confiance des parents et l'affection de la jeunesse. Parmi plusieurs externats dont nous avons entendu parlé, ont nous a souvent signalé celui de M^{me} Poitras où les enfants reçoivent non-seulement les soins les plus assidus mais aussi une bonne éducation. Il nous semble juste que cette institutrice ait une part des éloges qu'on décerne aux autres externats. Pour être dans une partie de la ville (rue St Denis, en face les terrains Viger), peut-être un peu éloignée du centre, cette position n'empêche pas que M^{me} Poitras ne soit encouragée et ne mérite de l'être encore d'avantage, car il est à notre connaissance que plusieurs élèves sont sorties de cet externat avec un degré d'instruction qui fait honneur à cette institutrice.

Du reste, nous savons que cette demoiselle se dévoue entièrement à l'éducation, et cette pensée seule, d'aimer la jeunesse pour son bien et le bonheur des parents, est un puissant élément de succès pour cet externat.

Nous ne devons pas non plus oublier de mentionner ici l'Externat de Mlles. Lacombe et Clark, situé rue Sanguinette, à l'entrée de la rue Craig. L'instruction et la respectabilité de ces deux dames sont la garantie distinctive de cet établissement. L'expérience et la bonté de Mlle. Lacombe la signalent aux parents désireux de voir leurs enfants en bonnes mains. Quant à Mlle. Clark, c'est une jeune fille remplie de mérite et d'instruction. Nous sommes vraiment heureux de voir combien nos maisons d'éducation, à quelque degré d'instruction qu'elles appartiennent, sont encouragées et estimées par les personnes les plus sérieuses et les mieux posées dans le pays.

Nous ne serons jamais les derniers à mettre nos lecteurs au courant des bonnes choses qui intéressent les familles. Tout en admirant le zèle et le dévouement des bonnes religieuses qui s'ex-

patrient pour répandre la lumière dans les pays les plus lointains de même que celles qui se livrent, chez elles, à l'instruction des enfants, notre devoir est aussi de parler des institutions dirigées par des laïques, car ces institutions sont sous la surveillance du Clergé qui se fait un devoir de veiller avec sollicitude sur l'avenir de notre jeunesse. Avec de telles garanties, les parents n'ont que l'embarras du choix pour fixer leurs vues sur un des nombreux établissements qui font la gloire du Canada.

DECOUVERTES ET INVENTIONS.

ALAMBIC.

Nous devons cet utile instrument et jusqu'à son nom, aux Arabes qui s'en servaient dès le dixième siècle: c'est un vase ordinairement en cuivre dont on se sert pour distiller les esprits et les liquides contenus dans certains corps; il consiste premièrement en un premier vase appelé cucurbite, où sont disposées les matières à distiller, qu'on y dépose par une ouverture latérale. Sur cette cucurbite se place le *chapiteau*, couvercle creux en étain pourvu latéralement d'un tuyau conique, et un peu incliné, que l'on appelle bec. La partie supérieure de ce chapiteau est creusée extérieurement, et se remplit d'un corps peu conducteur du calorique, comme de charbon pilé, pour empêcher que les vapeurs ne se condensent dans cette partie et ne retombent dans la cucurbite. Au tuyau conique du chapiteau s'adapte le tube d'un serpentín, tuyau roulé en spirale sur lui-même comme un serpent et fixé dans un seau de cuivre étamé. Un robinet fixé à la buse du serpentín donne issue au liquide distillé. Lorsqu'on veut se servir de l'alambic, on place la cucurbite que l'on a remplie des matières à distiller, d'eau, par exemple, jusqu'aux trois quarts, sur un fourneau; on ajuste le chapiteau par-dessus; l'on adapte le serpentín au bas du chapiteau, en ayant bien soin de remplir le seau qui le contient d'une eau froide, renouvelée plusieurs fois, de manière à opérer la condensation du liquide.

La distillation des liquides très-volatils s'opère de même, avec cette différence, que la cucurbite est remplie d'eau où l'on plonge un vase cylindrique d'étain, contenant la matière à distiller, et qu'on appelle alors bain-marie. On a soin de remettre de l'eau dans la cucurbite à mesure que celle-ci s'évapore, par l'ouverture latérale.

L'alambic, tel que je viens de le décrire, est celui dont se servent généralement les chimistes, les pharmaciens, les distillateurs, etc. Il diffère essentiellement des anciens alambics, en ce que dans ceux-ci le chapiteau, au lieu d'aboutir à un serpentín condensateur, était lui-même entouré d'eau froide contenue dans un autre vase qui l'enveloppait et qu'on nommait réservoir. Cette disposition était vicieuse, en ce qu'une partie du liquide qui se condensait retombait sans cesse et en pure perte dans la cucurbite.

Un alambic de verre est une chose fort différente de l'alambic

de cuivre. Tantôt il est formé d'une seule pièce avec une ouverture au sommet pour y introduire les matières, tantôt de deux, et dans ce cas le chapiteau qui s'adapte sur la cucurbite n'a pas besoin d'ouverture. La forme générale est celle de l'alambic de cuivre. On l'emploie au bain de sable, et le liquide en ébullition vient se condenser dans le chapiteau, d'où il se rend par une rigole ménagée dans le bas, dans un tuyau conique et de là dans un récipient.

Les appareils de distillation pour les esprits et eaux-de-vie ne diffèrent pas essentiellement de celui que j'ai décrit. Edouard Adour, en 1801, perfectionna ce mode, en faisant passer les vapeurs de la chaudière (cucurbite) à travers une série de vases remplis de vin, il parvenait à mettre une masse considérable en ébullition. Vers la même époque, Isaac Bérard et Solimani inventèrent le condensateur, vase intermédiaire entre la chaudière et le réfrigérant immergé dans de l'eau tenue plus ou moins chaude, et devant séparer, à cause de la différence de température, les vapeurs aqueuses des vapeurs alcooliques, en faisant seulement passer celles-ci à la condensation. Cellier-Blumenthal, en 1803, prit un brevet pour un appareil de distillation continue, qui pouvait produire 30,000 litres de liquide distillé en vingt-quatre heures, à l'aide de deux hommes seulement.

VIE ANECDOTIQUE DE PAGANINI.

Suite. — Voyez page 24.

Paganini à Paris.

À l'époque de son second voyage à Paris, Paganini se vit l'objet des plus graves accusations. La haine et l'envie, impuissantes à discréditer l'artiste, se mirent à calomnier l'homme trompé par d'infidèles rapports. Jules Janin lui reprocha, dans un feuilleton des *Débats*, d'avoir refusé de se faire entendre dans un concert au profit des inondés de Saint-Étienne. Quand le journal lui parvint, il s'écria: « J'étais bien malade, je n'ai rien refusé à M. Janin; j'ai refusé seulement de jouer aux Tuileries. »

Les attaques de Jules Janin firent sur lui une telle impression, qu'il n'a plus joué depuis qu'au profit des pauvres.

Au surplus, le célèbre feuilletoniste du *Journal des Débats* a noblement réparé son erreur. Son beau livre *Sur la littérature dramatique* renferme un éclatant hommage au caractère de l'artiste qu'il avait méconnu:

« Rien n'était plus cruel, plus injuste et plus dur, je l'avoue à ma honte, dit M. Jules Janin, que mes colères contre Paganini.

» J'avais tort dans la forme et j'avais tort dans le fond; mais l'opinion publique était avec moi: « — L'opinion publique, dont on ne saurait tenir trop de compte, » a dit quelque part l'archevêque de Cambrai; toujours est-il que j'eus le beau rôle, et que tout le monde donna tort à l'avare artiste. Aujourd'hui je lui donne raison; il était son maître, après tout! Il voulait être généreux à

» ses heures; il n'avait rien à faire avec une centaine de charbonniers et de mineurs qui n'avaient jamais entendu parler de Paganini; enfin, il avait sa volonté, il avait ses caprices, il regardait comme une honte de donner, pour rien, ces résultats presque divins d'un art qui lui avait coûté tant de génie et tant de veilles, et d'un talent qu'il sentait, sans le dire à personne, s'éteindre peu à peu avec sa vie. En vain il essaya de me répondre, il ne fit que redoubler ma colère et les applaudissements de la galerie. Alors il rentra dans le silence, il attendit le jour de sa revanche, et quand le jour vint enfin de prouver qu'il savait comment se venge un grand artiste, il se vengea..... à la façon d'un roi de la maison de Valois.»

Celui qu'on accusait d'égoïsme a plus d'une fois déployé la générosité d'un prince; il suffit de rappeler sa conduite à l'égard de Berlioz.....

Nous disions tout à l'heure que Paganini était d'une naïveté adorable; à ce sujet un de ses amis nous a conté le fait suivant :

« Un jour que je devais aller avec Paganini dîner dans une maison, je fus chez lui le chercher. Sa chambre était dans un désordre incroyable: ici un violon, là un autre, une tabatière sur le lit, une autre parmi les joujoux de son fils. Musique, argent, bonnet, lettres, montre et boîtes se trouvaient jetés pêle-mêle. Les chaises, les tables, le lit, pas un objet n'était à une place régulière. Sa figure et sa taille fantastiques surgissaient du sein du chaos. Ses cheveux noirs se cachaient à demi sous un bonnet moins noirs qu'eux; un foulard jaune enveloppait son cou, un long gilet de couleur chocolat descendait de ses épaules; sur ses genoux il tenait Achille, son fils, qui, pour le moment, manifestait la plus mauvaise humeur. Il était question de lui laver les mains; l'enfant se livrait à des accès de violence terribles; le père conservait un calme qui eût fait honneur à la meilleure honnêteté d'enfants. De temps à autre seulement il se tournait vers moi et me disait :

— Le pauvre enfant s'ennuie, je ne sais que faire pour l'amuser. J'ai joué avec lui depuis ce matin, je n'en puis plus.

» C'était à mourir de rire de voir Paganini en pantoufles et ses bus sur les talons, faisant des armes contre son fils, dont la tête lui arrivait aux genoux. Le petit avançait hardiment, sabre en main, sur le père qui reculait en criant :

— Assez, assez, je suis déjà blessé !

» Mais le vainqueur ne se déclarait satisfait que lorsqu'il avait vu le vaincu chanceler et tomber sur le lit.

» Quand il fallut songer à s'habiller, ce fut une bien autre histoire. Paganini eut à se mettre en quête de chacun de ses vêtements que l'enfant avait cachés. L'habit était dans une boîte à violon, le gilet dans un tiroir, les bottes sous l'oreiller du lit. Enfin nous partîmes.»

Paganini quitta Paris pour la seconde fois en 1834; il y laissait d'ineffables souvenirs. Son absence dura près de quatre années, il ne revint parmi nous qu'en 1837.

Une improvisation.

Paganini était arrivé à Londres au commencement de la saison de 1831. Dans la soirée du 21 juin, une foule de carrosses stationnaient dans *Regent-Street*, un des quartiers les plus fashionables de Londres. Il y avait dans les salons de lord Holland une réunion brillante et choisie; les femmes les plus remarquables par l'éclat de leurs titres et de leur beauté s'y montraient éblouissantes de toilettes et de pierreries.

On y voyait à la fois l'élite des grands seigneurs, les notabilités du parlement, les illustrations du dandysme, des arts et de la littérature.

Un observateur un peu attentif aurait facilement aperçu sur les diverses physionomies tous les signes d'une ardente curiosité, d'une vive impatience: c'est qu'il s'agissait d'entendre ce soir-là un des plus étonnants virtuoses, un des plus merveilleux exécutants qui aient jamais ravi le monde musical par la puissance, la souplesse et la fécondité de leurs inspirations.

Paganini venait d'arriver à Londres, où son nom seul était connu, mais où l'on n'avait pas eu encore l'occasion de l'entendre. Son apparition dans la capitale de l'Angleterre était donc un véritable événement. De toutes les nouveautés de la saison, celle-ci était sans contredit la plus attrayante. C'est dans les salons de lord Holland, que Paganini allait faire, devant le public de Londres, l'exhibition de son immense talent. Aussi, tout ce qui avait le goût et le sentiment des arts s'était rendu avec empressement à cette fête musicale.

Le célèbre violoniste déploya, dans cette soirée, tous les prestiges de son admirable exécution. Il fat tour à tour sublime, vigoureux, entraînant, passionné, mélancolique et joyeux, plein de coquetterie, d'élégance et de grâce. Jamais exécutant n'avait fait des tours de force aussi merveilleux, jamais l'art du violon n'avait réalisé de tels prodiges.

Les inspirations les plus neuves, les fantaisies les plus originales étaient interprétées sans effort par cette archet d'une inimitable souplesse. Tous les auditeurs étaient émerveillés, ravis, en présence de cette organisation qui savait faire jaillir de nouvelles sources d'intérêt, et donner à la musique un langage et des formes d'une étrange et sublime beauté. — Deux heures s'écoulèrent ainsi pendant lesquelles l'enthousiasme de l'illustre et nombreuse assemblée ne se refroidit pas un instant! Enfin le magique violon de Paganini cessa de se faire entendre.

Tout le monde crut un moment que le concert était fini; mais le célèbre violoniste n'avait voulu que recueillir toutes ses forces pour l'exécution de l'œuvre colossale qui devait terminer la soirée.

L'authenticité des faits qui vont suivre nous a été garantie par un témoin oculaire, dont les assertions méritent une entière confiance; d'ailleurs, toute étrange qu'elle puisse paraître, la scène que nous allons raconter s'accorde à merveille avec ce que

l'on sait déjà des étonnantes ressources et de la prodigieuse imagination de Paganini.

Sur un signe de lord Holland, toutes les bougies qui éclairaient les salons s'éteignirent tout à coup. Au milieu de l'obscurité, une femme se leva, et d'une voix lente et fortement accentuée improvisa une de ces légendes sombres, lugubres, terribles, où le fantastique et le merveilleux jouent le principal rôle. Cette femme c'était Anne Radcliffe, le romancier le plus populaire de l'Angleterre, l'auteur des *Mystères d'Udolpho*, ce roman plein de spectres et de fantômes, qui nous a fait si souvent trembler d'effroi pendant les longues veillées de l'hiver.

Le drame improvisé par Anne Radcliffe débutait par un assassinat.

Un fils rougit ses mains du sang de son père pour s'approprier ses trésors. Mais le jeune homme a bientôt dissipé ces biens dans le vice et la débauche. Alors, pour ressaisir les richesses qu'il a perdues autant que pour échapper aux remords qui l'obsèdent, il se lance dans une vie d'agitations, d'aventures et de périls; il se fait corsaire. Ce métier lui réussit.

Au bout de quelques années il a de l'or à profusion. Il rentre dans sa patrie et rachète le gothique château de ses aïeux, qu'il a jadis souillé d'un parricide. Mais les tourelles semblent trembler à son aspect, ses vassaux fuient à son approche, des apparitions sinistres, des spectres hideux l'obsèdent nuit et jour. L'ombre sanglante de son père vient troubler son sommeil. Enfin, après nous avoir fait passer par tous les degrés de la terreur, le romancier nous montre le fils parricide disparaissant au milieu d'une tempête et emporté par un être surnaturel armé d'un glaive de feu.

Sur ce sujet lugubre, Paganini improvisa une musique constamment en harmonie avec les diverses situations que nous venons de raconter. À mesure que le romancier poursuivait son œuvre, le violoniste en traduisait tous les développements avec son archet merveilleux. Les angoisses du remords, les cris sauvages de l'orgie, les rugissements de la tempête, les agitations de l'âme, les phénomènes de la nature, tout fut interprété avec une spontanéité d'inspiration et une verve surprenante. Jamais virtuose n'avait fait pareil tour de force. Jamais peut-être la musique n'avait atteint un tel degré d'expression.

Vous sentez quel effet dut produire cette étrange scène. L'effroi avait gagné tous les auditeurs, et les plus hardis eux-mêmes étaient pâles d'épouvante. Quant aux dames, plusieurs d'entre elles étaient tombées évanouies pendant cette improvisation, dans laquelle le talent du romancier et le génie du musicien avaient rivalisé de verve et d'originalité.

Paganini au bal.

En 1833, Paganini traverse la Manche et va se reposer à Boulogne-sur-Mer de la vie agitée et laborieuse qu'il a menée en Angleterre. Un jour un sous-lieutenant irlandais en congé de semes-

tre, promenant sur le pavé de Londres son épée indigente et sa valeur inutile, trouve en rentrant chez lui, marqué au timbre de Boulogne, un petit billet qui commençait par ces mots: « Il s'agit d'une affaire d'honneur... » Enchanté d'un événement qui incidait enfin sa monotone existence, notre officier se hâta de dévorer des yeux la signature de l'épître au papier jaune et griffonné. Qu'on juge de sa surprise en y déchiffrant ce nom électrique, le nom harmonieux: *Paganini*.

— Quoi! s'écria-t-il, cet artiste inimitable, cet homme fantastique, ce grand et bizarre enfant, ce paradoxe en action, ce Nicolo Paganini, enfin, vieux à trente ans, incorrigible à cinquante, que j'ai vu à Vienne, à Rome, à Paris, a besoin de moi!

Le violoniste avait tracé sur le papier des caractères rapides, hâtés et incohérents, qui attestaient son exaltation et sa colère; il désirait savoir de notre officier par quels moyens il parviendrait à découvrir l'auteur d'une histoire scandaleuse qui flétrissait son nom, et que les journaux de l'Europe avaient reproduite.....

Dès son arrivé, O'Donoghue chercha Paganini. Il ne put le découvrir d'abord; mais il trouva son jeune fils Achille, dont le pâle visage, les traits expressifs, la chevelure noire, les yeux brillants, le front haut et radieux d'intelligence, exprimaient une supériorité indéfinissable.

O'Donoghue emmena le jeune Achille à son hôtel. À peine venait-on d'apporter à ces messieurs une bouteille de Mâcon, que Paganini lui-même parut; il était à la recherche de son fils.

— Soyez le bienvenu, dit-il à l'officier.

— J'ai obéi à votre lettre.

— Bah! ma colère s'est dissipée: le mépris et l'oubli, voilà ma vengeance. Vous arrivez à propos. Boulogne ne fut jamais si joyeux. Nous possédons, je crois, toute la fleur de votre gentilhommeerie déçue, appauvrie ou éclipsée; tous ces étourdis que les paris, la roulette, le whist, les petits soupers, les sérénades et le compte du tailleur ont exilés de leur pays. Théâtres, concerts, bal, club, salons, promenades, toutes les jouissances de la vie, tous les charmes du luxe sont réunis ici; le bonheur y respire, les visages sont épanouis; pas de créancier au regard sombre, à la voix menaçante; pas d'huissiers aux poursuites coercitives; pas de parents, pas de tuteurs, de maris insupportables; c'est un Eldorado, c'est l'indépendance, ce sont les folies et la joie.

— Le tableau est admirable... Toutes les cordes de la poésie vibrent et vous obéissent comme celles de votre instrument miraculeux.

— Laissons la musique en repos; c'est une divinité que j'adore, que j'invoque, mais dont je parle le moins possible, de peur de la profaner. Voulez-vous m'accompagner pendant que mon Achille ira se reposer à la maison?

— Partons, vous serez mon guide.

A continuer.

DECOUVERTE DE LA COCHINCHINE.

Peu de personnes savent aujourd'hui que cette terre témoin de tant de martyres fut découverte par un des navigateurs les plus persévérants du quatorzième siècle. Il y avait dix-huit ans environ que les Portugais avaient commencé la conquête des Indes orientales lorsque Duarte Coelho, fils de Gonçalo Pires, seigneur de Filgueiras, vit pour la première fois le royaume de Cochinchine; il y laissa, dit-on, ce qu'on appelait alors un pilier commémoratif (un *Padrão*) portant son nom et l'année de sa découverte, 1516. Si cette dernière circonstance eut lieu, ce qui est fort incertain, le petit monument en question ne dut pas rester longtemps debout sur la côte. Duarte Coelho, qui était un homme d'une grande sagesse et d'une haute valeur; continua à prendre part aux conquêtes de l'Inde; il prit part également à celle de Malacca; et, en rémunération des services qu'il avait rendus à l'État, on lui accorda une concession de soixante lieues de terrain dans le Brésil, à partir du cap Saint-Augustin jusqu'à l'île d'Itamaraca. Il fonda dans ces parages, aujourd'hui si riches, une colonie des plus florissantes, et, après avoir administré sagement cette vaste capitainerie durant une vingtaine d'années, il mourut en 1554. Ce fut seulement durant l'année mémorable qui suivit la découverte de Duarte Coelho, qu'on vit les Portugais visiter la Chine pour la première fois. Fernand-Perez de Andrade débarqua à l'île chinoise de Tamou, et, négociant de là pour obtenir libre communication avec le continent, débarqua sur la côte qui avoisine Canton. Un officier que le gouvernement portugais avait chargé d'une ambassade officielle pour l'Empire du milieu, Thomé Pires, se mit immédiatement en route pour Nankin, mais il réussit peu dans sa mission.

..* J'avoue que si on me consultait j'aimerais mieux essayer la vaisselle que d'essayer un feu de peloton.

LES ARTS INDUSTRIELS

EN CANADA.

M. CRAIG.

Si nous reportons nos souvenirs à plusieurs années, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer l'énergie et la persévérance de celui qui fait le sujet de cet article. En but à toutes sortes de difficultés, M. Craig a su les surmonter avec succès. Nous voulons bien encore qu'il ait été aidé, mais cela ne change en rien notre impression à son égard. Partout, sur son chemin, il a trouvé des entraves qui n'ont cependant pas empêché qu'il persévérât dans sa tâche pour mieux prouver ce dont il était capable. Quelques faits qui sont à notre connaissance nous donnent la somme d'énergie que M. Craig a déployée depuis qu'il s'occupe de la facture des pianos.

M. Craig a conçu dernièrement le projet d'organiser une Société en Commandite pour la fabrication des pianos. Cette société offrait toutes les garanties désirables aux actionnaires; les profits étaient incontestables. Le capital demandé était modeste, et cependant il n'y en eut guère que la moitié de souscrit. Lorsque M. Craig vit que son projet pourrait bien tourner à son désavantage, il y renouça.

Ce que nous venons de dire de M. Craig montre à quel point l'esprit d'association est en retard chez nous Canadiens-français. Comment, voilà un homme intelligent, habile, honnête, en qui chacun accorde une entière confiance, et il échoue dans une entreprise toute nationale! Et d'où cela vient-il un pareil insuccès? On vous répond: parce que l'argent est rare.

Eh! bien, nous le demandons, pourquoi l'argent est-il si rare qu'on ne puisse former des associations? Oh! l'argent est rare parce que tout le monde en a pour prêter à gros intérêts, à 20, 30, 40, 50 pour cent, et une association ne rapporte que 20 ou 30 pour cent; cet intérêt est trop insignifiant pour qu'il mérite la plus petite attention.

M. Craig ruminait son projet précisément à l'époque (qui n'est pas encore passée) où l'argent se prêtait à des taux honteux qui ruinent l'emprunteur, déconsidèrent le prêteur et démoralisent toutes les classes de la société.

L'esprit d'entreprise ou d'association, qui est encore arriéré en Canada, n'est pas prêt de sortir de l'ornière dans laquelle il se trouve, tant qu'une bonne loi contre l'usure ne fera pas raison de toute personne qui ne craint pas de compromettre le progrès de son pays par des actes illégaux.

Comment un industriel peut-il se soutenir à l'époque où nous vivons quand chacun considère l'argent comme un dieu; et à tel point que les banques mêmes restreignent de plus en plus l'escompte des billets; c'est prudence, nous l'admettons; mais plus l'usure se montrera dans un pays, plus les banques seront méfiantes, et alors que devient l'avenir d'un industriel qui n'a point ou qui a peu de capitaux pour marcher?

Eh! bien, M. Craig est un exemple de ce qui se passe en ce moment, en Canada; ne pouvant disposer de grands capitaux, il travaille avec ses propres ressources et ne comptant en rien sur l'esprit d'entreprise de la part des canadiens, il marche tranquillement se fondant sur ce principe que « qui va doucement va loin. »

À son propos, nous avons entendu dire cette phrase à plusieurs personnes: « Si M. Craig avait fait de ce projet une entreprise anglaise, il aurait certainement réussi. » Entendre des canadiens parler ainsi, c'est simplement dire « nous sommes inhabiles à former une entreprise, mais les anglais, c'est différent, ils savent faire une entreprise. »

Quoi qu'il en soit, M. Craig a renoncé à son projet, et, comme un vrai philosophe, il n'y pense plus. Nous le trouvons donc aujourd'hui cherchant les moyens de construire, non pas des

projets, mais de bons pianos et à bon marché pour l'acheteur. Ce problème nous paraît plus réalisable que de monter une grande entreprise en commandite, et même nous pouvons dire que M. Craig a entièrement réussi à résoudre ce problème.

En effet, M. Craig a construit tout dernièrement plusieurs pianos *petit modèle* qui ont été enlevés avant qu'ils fussent terminés; et ceux qu'il fait en ce moment sont déjà vendus. Cet excellent facteur a eu l'honneur de fournir plusieurs pianos à différentes communautés. Son humilité et son honnêteté en font un respectable industriel qui se recommande de lui-même.

Mais on nous a dit « M. Craig n'a point obtenu de prix aux différentes Expositions de Montréal ? » Cela équivaut à un certain doute de son habileté; erreur profonde! Car il ne faut pas juger du talent, des capacités des exposants par les prix qu'ils ont eu l'honneur de recevoir de personnes presque toutes *incompétantes* pour juger les objets qui étaient soumis à leur examen.

Nous trouvons au contraire que M. Craig se distingue bien mieux au milieu de ses confrères, par la position qu'il occupe *seul* en ce moment. En voici la raison.

Imaginez qu'il y a quelques vingt ans, un illustre compositeur était membre de l'Institut de France. Ce compositeur était Boëldieu, l'auteur de la *Dame Blanche*.

Il avait pour ami intime, Adolphe Adam, autre compositeur qui nous légua le délicieux opéra-comique *Le Châlet*.

Ad. Adam était chevalier de la Légion d'honneur, mais Boëldieu n'avait pas encore reçu ce laurier. Son ami Adam ne pouvait s'habituer à voir la boutonnière de celui-ci non orné d'un petit ruban rouge. Il avait souvent sollicité cette nomination pour celui qu'il aimait comme son frère (Boëldieu tenait fort peu aux honneurs et s'occupait fort peu du ruban), lorsqu'un jour Ad. Adam lui annonce sa nomination comme légionnaire: le *Moniteur* l'annonçait ce matin-là.

— Ah! mon cher ami, pourquoi avez-vous tant marché pour me faire obtenir cet honneur? Mais sachez donc que je préférerais cent fois n'avoir pas ce ruban, car j'étais le seul à l'Institut qui ne l'eût pas; or, le public à qui on me désignait comme étant Boëldieu ne pouvait pas me distinguer parmi mes collègues. Alors, on disait « c'est celui-là qui n'a pas de décoration qui est Boëldieu. » Aujourd'hui, comment voulez-vous donc qu'on me distingue, mêlé que je suis avec tous mes confrères. »

M. Craig pourrait dire exactement la même chose. Ses confrères ont reçus des diplômes, des prix, des mentions honorables autant qu'ils pouvaient en désirer. Mais lui, M. Craig, n'a jamais rien obtenu aux expositions. Nous le félicitons doublement: d'abord de cette distinction qui le met en dehors de cette foule de personnes qui ont de quoi tapisser une chambre spacieuse avec des papiers à diplômes; (ce fait caractérise assez l'esprit de partialité qui règne chez les membres de chaque comité.) Et ensuite, de s'occuper peu des honneurs, mais de leur

préférer l'amour de son art et le louable désir de satisfaire d'une manière honorable toute personne qui se présente chez lui.

SINGULIÈRES RECHERCHES

SUR LA CROIX DE JÉSUS-CHRIST.

On avait demandé à Jacques de Sainte-Bouve quelles étaient la longueur, la largeur et l'épaisseur de la croix de Jésus-Christ. Voici la réponse que le savant théologien fit à cette question.

« C'est une ancienne tradition que la croix sur laquelle notre rachat s'est fait avait quinze pieds de hauteur, et que son travers en avait sept au moins. Mais je ne vois rien qui confirme certainement cette tradition, et je ne sais sur cela qu'une chose positive, qui est que l'on ne sait point au vrai ni quelle a été la matière, ni la figure, ni la grandeur, tant en hauteur qu'en travers, de cette croix, et encore moins son épaisseur. Le vénérable Bède a estimé qu'elle était de quatre sortes de bois, de cyprès, de sèdre, de pin et de buis. D'autres, comme Cantauzène, ont estimé qu'elle était seulement de trois sortes de bois, ne portant pas de buis, et que le haut de la croix était de cyprès, le travers de pin et le bas de cèdre. D'autres ont estimé qu'elle était de cèdre, de cyprès, d'olivier et de palmier. Toutes ces opinions sont plutôt des pensées de contemplatifs que des sentiments de théologiens. Et, en effet, il ne tombe point sous le sens que les Juifs aient recherché plusieurs bois pour la faire. Lipse dit qu'elle était d'un seul bois, c'est-à-dire de chêne. Gretser s'est attaché à réfuter cette opinion, comme n'étant pas certaine. Pour ce qui est de la figure de la croix, il est encore incertain si elle était simple ou composée, c'est-à-dire d'un seul morceau de bois sans travers, (suivant la forme du T), ou enfin comme on la représente ordinairement, le travers n'étant pas tout à fait en haut du morceau en longueur, mais un peu au-dessous de l'extrémité supérieure, comme s'il la coupait. La grandeur des croix ordinaires n'était pas de quinze pieds, mais beaucoup moindre: les bêtes féroces pouvaient déchirer ceux qui y étaient attachés. Baronius, en ses notes, remarque très-bien qu'il n'y avait que les personnes illustres condamnées au supplice de la croix que l'on attachât à des croix élevées. Il est probable que la croix du Fils de Dieu était plus grande qu'à l'ordinaire, les Juifs lui ayant donné par dérision une robe de pourpre, un roseau pour sceptre, une couronne d'épine, et l'ayant salué en l'appelant: *Roi des Juifs!* Il est donc assez vraisemblable que cette croix avait quinze pieds de hauteur et que son travers était grand en proportion et en avait sept. J'ai toujours tenu pour maxime, dans les faits qui regardent l'histoire, de ne point m'écarter des opinions communes, si ce n'est que de puissantes raisons ne m'obligassent au contraire. »

..* C'est lorsqu'on est enrhumé qu'on voudrait manquer de toux.

LE LIÈVRE DANS LA LUNE.

Les Indiens prétendent que l'on voit un lièvre dans la lune. De leur côté, les Chinois, lorsqu'ils représentent le disque de la lune, figurent au centre de cet astro un lièvre qui pile du riz.

Cette singulière coutume rappelle une ancienne légende, à la fois bizarre et touchante, qui a passé de l'Inde en Chine.

Dans le royaume de Varanaci (Bénarès), on voit au milieu d'une forêt, près de l'étang du *Heros*, un monument religieux que l'on appelle le *stoupa des trois Quadrupèdes*. Voici à quelle occasion ce lieu fut consacré.

Trois animaux, un renard, un singe et un lièvre, vivaient en bons amis dans cette forêt.

Un jour le maître des dieux, sous la forme d'un pauvre vieillard, parut devant eux, et leur dit :

—Mes enfants, vous plaisez-vous dans ce lieu calme et retiré? N'éprouvez-vous aucune crainte?

—Nous foulons des herbes touffues, lui répondirent-ils; nous nous promenons dans la forêt épaisse, et, quoique d'espèce différentes, nous nous plaisons ensemble; nous sommes tranquilles et heureux.

—J'avais appris cela, reprit le vieillard, et c'est pourquoi, oubliant le poids de mes années, je suis venu exprès de bien loin pour vous voir. Mais aujourd'hui je souffre beaucoup de la faim; pouvez-vous me donner quelque chose à manger?

Aussitôt les trois quadrupèdes, émus de charité, s'élançèrent, chacun de son côté, pour chercher de la nourriture.

Le renard, après avoir côtoyé une rivière, saisit une carpe argentée toute fraîche, et l'apporta entre ses dents.

Le singe grimpa sur les arbres, et en redescendit avec de belles fleurs et des fruits savoureux.

Le lièvre seul revint comme il était parti, et n'eut rien à offrir au vieillard.

Celui-ci dit avec tristesse:

—Le singe et le renard ont eu pitié de moi. Pourquoi le lièvre m'a-t-il dédaigné?

Le lièvre, ayant entendu ce reproche, dit au renard et au singe:

—Mes amis, faites ici un amas de bois et de feuilles mortes, et l'on verra ce que je pense.

Quand fut fait l'amas de bois et de feuilles, le lièvre y mit le feu, puis il dit:

—Bon vieillard, je suis petit et faible; j'ai cherché, et je n'ai rien trouvé qui fut digne de vous être apporté. Mais j'ose vous offrir mon humble corps pour votre repas.

A ces mots, il se jeta dans le feu, et il y trouva aussitôt la mort.

Le dieu reprit ses véritables traits, recueillit les ossements du lièvre, et, après un douloureux soupir, il dit au renard et au singe:

—Je suis touché de son sacrifice, et en récompense, je vais le placer dans le disque de la lune, afin que sa mémoire ne périsse jamais.

REVUE MUSICALE.

Le Concert de M. Lavoie.

Il paraît que ce concert a été le plus brillant et le meilleur de la saison. Nous n'avons pu y assister et nous le regrettons, car nous aimons toujours entendre la voix pure et sonore de M. Lavoie. La composition de ce concert était parfaite. Nous sommes heureux d'apprendre que cette séance a été fructueuse pour le bénéficiaire.

La Société Philharmonique.

Encore une société musicale complètement anéantie! Seule, la société des Montagnards Canadiens se soutient sans que jamais le plus petit propos vienne interrompre la bonne harmonie des chanteurs. Tant que le personnel d'une société ne se décidera pas à garder le silence dans les réunions qui ont pour objet l'étude des morceaux, le plaisir de faire de la musique, aucune société ne pourra se soutenir, surtout dans une ville où tout le monde se connaît. Cette dernière raison devrait, au contraire, exciter le zèle de tous et faire observer chez chacun les sentiments de charité qui consistent à ne point médire de son prochain et à ne s'occuper que du bien pour tous en propageant les œuvres musicales de nos grands maîtres.

La Société de L'Oratorio.

Il est dit qu'une société musicale ne peut exister à Montréal. Cette société de l'Oratorio qui naguère se rendait si punctuellement à ses séances est enterrée, excepté ses membres, depuis plusieurs mois pour ne plus ressusciter.

Qu'est-ce qui en est la cause?

L'orgueil et la jalousie sont les seules causes de ces dislocations. À peine une société musicale est-elle formée que quelques personnes se chargent de colporter leurs doutes sur la réussite de cette société, sans même considérer celui qui est été le plus apte à conduire une société. Et ajoutons que ce sont toujours ceux qui connaissent le moins une chose qui veulent la gouverner.

Ce n'est pas avec un pareil système qu'on arrivera à former des musiciens solides. On considère, en ce moment, la musique comme un amusement, mais on met l'art de côté. Faire de la musique et faire de l'art sont deux choses tout-à-fait différentes. On fait de la musique pour passer le temps; qu'elle soit bonne, médiocre ou mauvaise, peu importe, on fait de la

musique. Mais faire de l'art, c'est pour celui qui a l'amour-propre de travailler sérieusement, de vouloir faire voir au public ce qu'on peut faire dans un art. Par exemple disons que M. Lavoie fait de l'art, c'est à dire qu'il ne chante jamais un morceau sans le parfaitement connaître. Et que dit-on? — Comme il chante bien, M. Lavoie! — Il chante fort bien, évidemment, parce qu'il se plaît à étudier consciencieusement ce qu'il chante, et il se présente devant le public pour recevoir des applaudissements qu'il mérite et que nous voyons décerner trop souvent à des personnes qui les méritent fort peu.

— Vous êtes bien sévère? — Nous sommes sévère pour le bien de l'art musical, artistement parlant. A partir du moment que la musique tombe dans le domaine des lieux communs, ce n'est plus de la musique que l'on entend, c'est du bruit.

Là où on travaillait le plus sérieusement, c'était à la société de l'Oratorio, parce qu'on s'y rendait pour y chanter et non pas pour y causer. Il y a temps pour tout.

L'Union Orchestrale.

Cette société aura-t-elle plus de chances que les deux premières? Laissons faire le temps. Pour elle comme pour toutes les autres du même genre, nous avons entendu dire qu'elle ne vivrait pas longtemps. C'est décidément un parti pris que de pronostiquer les événements qui se présentent fort inoffensifs à nous.

N'est-il pas mieux d'entendre le bruit d'un instrument que celui des canons qui tonnent en ce moment de tous côtés? Les fausses notes ne tuent personne mais les boulets coupent bras et jambes en mesure; c'est un genre de rythme particulier aux artilleurs auxquels on enseigne à charger en comptant chaque mouvement pour l'opération. La grosse caisse peut parfois effrayer les âmes timorées mais ne blesse pas l'auditeur. La trompette peut aussi jeter du trouble dans l'esprit de quelques superstitieux. Car on raconte que Lulli introduisit pour la première fois une forte trompette dans son opéra d'*Armide* et qu'à son audition, les spectateurs furent pris d'une si grande frayeur qu'ils détalèrent au plus vite, laissant acteurs et musiciens comme pétrifiés. Mais personne ne mourut des suites de l'émotion que produisit ce nouvel instrument sur les assistants.

Le Dr Pech dirige cette nouvelle société qui doit donner une série de concerts dont nous rendrons compte en temps et lieu. Nous sommes certain que M. Pech accueillera avec plaisir le compte-rendu de ses concerts.

Mais nous regrettons, d'après ce que nous avons lu dans ses correspondances, que le Dr Pech ait émis des impressions trop tranchantes sur la musique et les musiciens du Canada. Ce critique croit avoir affaire à un vieux peuple qui s'occupe, depuis longtemps de l'art de la musique. Il se trompe parce qu'il ne connaît pas assez notre pays. Tout en respectant les personnes

qui font de la musique, nous ne pouvons dire qu'elles la font avec un profond amour de l'art. Cela viendra avec le temps. Donc le Dr Pech exige trop des personnes qui chantent ou excellent, et il verra bientôt lui-même que nos appréciations sur la musique en Canada ne sauraient encore être susceptibles d'une sévère critique à l'égard des amateurs. Mais nous admettons avec le Dr Pech qu'une critique est nécessaire pour l'art musical, (puisque c'est cet art d'agrément qui domine ici), quand ce ne serait que pour exciter chez la jeunesse l'amour du travail et pour lui faire connaître les traditions des compositeurs dont les œuvres se répandent de plus en plus dans les deux Canadas.

Car, puisque les marchands de musique annoncent qu'ils vendent de la musique Européenne et de la musique Américaine, qu'il nous soit permis de dire que la première ne s'exécute que par traditions, tandis que la seconde est parfaitement isolée de toutes les traditions qui font le charme de la musique.

Enfin, nous attendons avec impatience les concerts de l'Union Orchestrale.

DERNIERS SOUVENIRS

D'UN

MUSICIEN.

PAR ADOLPHE ADAM.

CHERUBINI.

Cherubini vient de s'éteindre! Celui dont les ouvrages ont fait l'admiration de l'Europe entière, a cessé de vivre! L'immortalité a commencé pour cet homme illustre.

Peu de carrières de musiciens ont été aussi belles, aussi bien remplies.

Pendant la seconde moitié du siècle dernier, pendant la première de celui-ci, son nom a toujours été prononcé avec respect, ses ouvrages ont été cités comme modèles et acceptés comme tels, par tous les compositeurs de quelque école qu'ils fussent: c'est que leur pureté, leur classicisme, les mettaient en dehors de toutes les frivolités de la mode, de toutes les concessions faites au goût du public. Rossini, Auber et Meyerbeer, ces trois représentants des écoles italienne, française et allemande, s'inclinaient également devant ce grand nom, devant l'homme célèbre dont ils avaient étudié les œuvres, devant celui qui, les ayant tous trois précédés dans la carrière, leur en avait peut-être marqué la trace, devant celui dont la science avait montré de loin au génie la route qu'il devait suivre.

Quoique le style de Cherubini appartint plutôt à l'école allemande qu'à l'école italienne, on ne peut cependant le ranger parmi les compositeurs de la première de ces deux écoles.

Sa manière est moins italienne que celle de Mozart, elle est plus pure que celle de Beethoven, c'est plutôt la résurrection de

l'ancienne école d'Italie enrichie des découvertes de l'harmonie moderne.

Je crois que si Palestrina avait vécu de notre temps, il eût été Cherubini; c'est la même pureté, la même sobriété de moyens, le même résultat obtenu par des causes pour ainsi dire mystérieuses; car, à l'œil, leur musique offre des combinaisons dont il est impossible de deviner l'effet, si l'exécution ne vient les révéler à l'oreille.

Cherubini n'a point marqué dans l'art comme ces musiciens qui viennent y faire une grande révolution, une transformation complète du style.

Contemporain d'Haydn, de Mozart, de Beethoven et de Rossini, Cherubini semble avoir été placé au milieu de ces grands génies, comme modérateur dont l'esprit sage et ferme devait mettre en garde tous les satellites de ces lumineuses planètes contre les égarements de l'idéalité; c'est la raison, placée près de l'imagination, qui doit en diriger les rayons et en réprimer les écarts.

Les ouvrages de ce maître pourront toujours servir de modèles, parce que, composés dans un système exact et presque mathématique, exempt par conséquent des formules affectées par la mode, ils subiront moins de dépréciation que maints ouvrages, recommandables d'ailleurs à bien des titres, mais dont les formes vieilliront d'autant plus vite qu'elles auront été accueillies avec plus de faveur à leur apparition.

Comparez en effet les premières œuvres de Mozart à celles de Cherubini, composées à peu près à la même époque, car ils naquirent à quatre années de distance l'un de l'autre, et vous serez surpris de voir combien certains passages de Mozart vous paraîtront surannés, tandis que rien n'accusera dans les ouvrages de Cherubini l'époque où ils ont été écrits.

Il ne faut pas s'étonner si, avec cette rigidité de formes, Cherubini a rarement obtenu des succès populaires; en fait de musique, de trop grandes réussites vous escomptent souvent l'avenir, et la postérité sait nous récompenser d'avoir refusé des concessions au goût du temps; il faut un grand courage pour résister ainsi à des conditions de succès souvent faciles, et il faut une grande foi dans son art, il faut l'envisager de bien haut pour oser le cultiver pour lui-même et compter ainsi sur l'avenir.

À continuer.

. Il y a des gens qui disent qu'il faut laver une injure dans le sang, j'ai horreur de cette lessive.

BIBLIOGRAPHIE.

L'abondance des matières nous ayant obligé, le mois dernier, de remettre la publication de notre bibliographie à un autre numéro, nous la faisons suivre, aujourd'hui, de quelques mots sur les feuilles périodiques que nous avons reçues depuis cette époque.

Nous avons reçu la seconde livraison de la *Revue Canadienne*

qui ne le cède en rien à la première. Cette publication a grandement besoin d'un grand nombre d'abonnés pour couvrir les énormes charges qui incombent à son éditeur par les conditions que lui a imposées le comité de direction. Mais nous pensons qu'une bonne camaraderie aura considérablement allégé les obligations de l'imprimeur.

Dans tous les cas, il paraît que cette revue compte un grand nombre de souscripteurs, et comme elle est publiée sans la moindre pensée d'en tirer un bénéfice, ce qui dénote vraiment l'esprit national de ceux qui ont conçu l'heureuse idée d'encourager la littérature canadienne, nous verrons sans doute, à la fin de cette année, un compte-rendu des succès de cette publication et le désintéressement dont aura fait preuve le comité de direction ainsi que l'éditeur.

Le numéro de février contient la suite du roman de M. de Boucherville. — Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt le travail de M. L. W. Tessier sur la Colonisation. Tout ce qui se rapporte à cette question est d'une si haute importance pour l'avenir du Canada, que nous aimons prendre connaissance des travaux qui ont pour but de promouvoir l'action de ceux que l'énergie et l'intelligence dirigent sur nos townships pour lesquels les bras ne sont pas encore assez nombreux. — M. J. S. Raymond, prêtre, nous parle de Rome avec une admirable vérité. Nous avons hâte de lire la suite de la *Destinée providentielle de Rome*. — Un titre plus simple eût mieux convenu, ce nous semble, pour rendre compte des talents transcendants de M. Brownson. Néanmoins, les appréciations judicieuses de l'auteur de cet article sont assez sérieuses pour que nous ayons pris plaisir à en prendre connaissance sans trop nous occuper du peu d'espace qui a été donné à la *Revue des Revues*.

L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial continue de paraître régulièrement chaque quinzaine. Ses articles sont intéressants, et nous remarquons avec bonheur la forme agréable qui est donnée à la rédaction de la chronique. Le dernier numéro contient le charmant conte de notre spirituel écrivain Paul Stevens. À ce propos, on nous a dit que l'auteur de « *Plus fait douceur que violence* » avait l'intention de publier en un volume format Charpentier, tous ses contes si aimés du public. Pour notre part, nous serions heureux de voir, en Canada, un recueil aussi précieux entre les mains de tous ceux qui ont à cœur de propager la bonne littérature. Cette publication nous semble devoir obtenir un immense succès.

Les Soirées Canadiennes contiennent la fin des *Souvenirs de voyages* écrits par M. N. Bourrassa. Le récit est charmant et l'auteur s'y montre aussi spirituel qu'aimable. M. Bourrassa est un habile peintre et un gracieux écrivain. On conçoit les encouragements qu'il donne aux arts; pour notre part, nous savons le prix qu'il y attache et l'intérêt qu'il y apporte en toute occasion. — Une charmante poésie de P. Lemay — et deux lettres inédites de M. Charles Pinguet, lieutenant au régiment canadien

dit *Les Fencibles*, rappelant la bataille de Chateauguay, en 1813, — donnent à la livraison de mars un véritable intérêt.

La belle publication du *Foyer Canadien* lui attire les sympathies du public. Nous regrettons seulement le mode de son envoi. Il est plus agréable de recevoir chaque mois la livraison que d'être condamné pendant trois mois à attendre la suite des articles. Somme toute, cette observation ne retire en rien le mérite du livre.

Nous recevons la *Revue Agricole* dont la rédaction spéciale est faite de mains de maître. Nous avons lu l'Exploration de Québec au lac St Jean en nous associant aux émotions et aux périls des voyageurs. Le récit est facilement écrit et l'intérêt toujours soutenu.

Quoique ce journal ait sans doute oublié de dire quelques mots de notre feuille, nous nous plairons cependant à dire que la *Gazette des Campagnes* est appelée à rendre d'immenses services au Canada. On nous a dit que cet organe des intérêts agricoles commençait à se répandre dans les campagnes. Tant mieux; les habitants y trouveront leurs profits.

Le numéro de la *Revue Canadienne* du mois de Mars contient un excellent et spirituel article de M. N. Bourassa qui montre au journalisme comment on peut écrire une critique. Nous avons été surpris et joyeux de voir qu'un écrivain canadien prenait la plume pour aborder franchement la critique et la faire accepter à ses concitoyens. Le mot *critique* n'est point le synonyme du mot *insulte*, ainsi que plusieurs personnes voudraient le faire croire. Une critique doit être la marque précise de la bienveillance qu'on porte à quelqu'un ou du désir qu'on a de témoigner aux autres certaines idées, certaines pensées, certains projets qui, élaborés, étudiés peuvent rendre les plus grands services à la société. Voici donc la critique établie dans une nouvelle revue; sera-t-elle mieux reçue qu'elle ne l'a été jadis dans notre ville?

Le *Foyer Canadien* et les *Soirées Canadiennes* que nous avons dernièrement reçus, présentent toujours le même attrait.

L'*Écho du Cabinet de lecture Paroissial* nous a donné quelques extraits de la lecture de Messire Giband sur l'intervention du clergé dans les affaires politiques. L'excellent orateur y a fait ressortir avec force le droit qu'avait le prêtre de s'intéresser à la politique, et il en a donné des preuves irréfragables qui nous font désirer les autres preuves qu'il doit prochainement exposer dans un second entretien. Divers autres articles rendent ce journal vraiment intéressant.

La *Gazette des Campagnes*, dans un autre ordre de choses, nous trouve toujours disposé à la lire avec intérêt, car cette feuille peut rendre d'immenses services aux habitants de toutes les contrées du Canada.

Nous recevons aussi le *Journal de l'Instruction Publique* dont l'intérêt toujours si bien soutenu est bien fait pour avoir le désir

de le lire avec attention. L'excellente rédaction de cette publication place ce journal au premier rang de la littérature du pays.

Enfin, la littérature commence à prendre une place importante parmi nous, grâce au Clergé qui s'occupe de la jeunesse avec une admirable sollicitude et un zèle qui ne fait qu'augmenter devant l'activité intellectuelle qui jaillit de toutes ces jeunes têtes qui ont à cœur d'acquiescer par le travail le complément des études qu'elles ont faites dans nos collèges.

TYPOGRAPHIE DE G. SMITH & M. LEPROHON

144, rue Craig, 144

Notre nouvel établissement, à Montréal, nous permet d'offrir de véritables avantages à toute personne qui voudra bien s'adresser à notre maison.

Notre matériel est varié et présente un choix complet de types nouveaux pour ouvrages de luxe en différents genres.

Nous nous attachons à satisfaire au goût du public et à produire des impressions élégantes à des prix relativement fort modérés.

Nous exécuterons tous les travaux, tels que *Livres*, *Pamphlets*, *Circulaires*, *Étiquettes*, *Notes*, etc., etc. dans le meilleur goût, en noir ou en couleur.

Nous avons aussi fait l'acquisition d'une magnifique fonte de musique, la plus belle qui soit en Canada; cette partie de la typographie engagera, nous l'espérons, les marchands-éditeurs à s'adresser à notre maison pour tout ce qui concerne les impressions en *Musique*, *Catalogues*, *Couvertures*, *Étiquettes*, *Circulaires*, etc.

Enfin, nous voulons obtenir la confiance et les encouragements du public par notre libéralité dans les transactions et aussi par notre activité et notre exactitude dans l'expédition des affaires.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

Le journal les *Beaux-Arts* paraît le 1^{er} de chaque mois;

Il se compose de 16 pages d'impression sur beau papier, et chaque numéro contiendra, sur une feuille séparée, un morceau de musique inédite ou originale de pas moins de 2 pages, imprimée avec luxe. Chaque numéro sera renfermé dans une couverture de couleur;

Le prix de l'abonnement est fixé à \$ 2, 00 par an.

Pour six mois d'abonnement, Un dollar. — NOTA: Les anciens abonnés recevront à titre de prime l'augmentation du journal jusqu'au 1^{er} Avril 1864. À partir de cette époque, ils paieront *Deux dollars* par an.

Le prix de l'abonnement à la musique seule — Un dollar par an.

L'abonnement se paie invariablement d'avance.

Toute personne qui fera insérer sa carte, paiera *Trois dollars* pour l'année, avec facilité de la changer, et recevra le journal complet.

Le prix du port des *Beaux-Arts* est à la charge de l'abonné et est d'un centin par livraison. Il est de *six centins* par année, s'il est payé d'avance tous les trois mois entre les mains du maître de poste.

Toute communication concernant le journal doit être adressée *franco* à Gust. Smith & Leprohon, propriétaires-éditeurs du journal des *Beaux-Arts*.

On s'abonne, à notre Imprimerie, 144, rue Craig. (Montréal.)

Montréal. — Typ. de Gust. Smith & M. Leprohon.

LES BEAUX-ARTS.

ADRESSES DES PROFESSEURS DE MUSIQUE & CARTES D'AFFAIRES, ETC

<p>P. V. BARIL Artiste-Mouleur 34, rue Campeau.</p>	<p>Mademoiselle CUSSON Ecole de Demoiselles. (On y enseigne la Musique) N° 128, rue Ste. Marie.</p>	<p>JULIUS WERNER Professeur de Piano N° 18, rue Radegonde.</p>	<p>Madame PENNY Enseigne le Piano N° 24, rue Ste. Angèle QUÉBEC.</p>
<p>BEER & SCHIRMER Importateurs de musique Européenne 701, Broadway. New-York.</p>	<p>Mademoiselle D. DEROME enseigne le Piano, N° 129 Rue S^e Catherine.</p>	<p>A. DESSANE Professeur de Musique QUÉBEC.</p>	<p>W. A. POND & C^o Éditeurs de musique 547, Broadway New-York.</p>
<p>FRANÇOIS BENOIT Dirct. des Montagnards Canadiens N° 12, rue Amherst.</p>	<p>J. L. DEMERS Artiste-Photographe N° 123, rue Dorchester.</p>	<p>LAURENT & LAFORCE Imp. de Pianos et d'Harmoniums N° 131, rue Notre-Dame.</p>	<p>MOISE SAUCIER Professeur de Piano N° 46, rue Sanguinet.</p>
<p>BOUCHER & MANSEAU Importateurs et éditeurs de musique Européenne et Américaine N° 131, rue Notre-Dame.</p>	<p>H. GAUTHIER Professeur de Flûte, Violon, etc. N° 72, rue Dorchester.</p>	<p>Mademoiselle LARIVIERE Ecole de Demoiselles (On y enseigne la Musique) N° 78, rue S^e Maurice.</p>	<p>GUST. SCHILLING M^e D. Conservatoire de Musique N° 18, rue Radegonde.</p>
<p>NAPOLÉON BOURASSA Atelier de Peinture N° 11, rue St. Simon.</p>	<p>R. HENDERY Bijoutier, Orfèvre-Artiste N° 154, rue Craig.</p>	<p>PAUL LETONDAL de l'Inst^m. Imp^m. des Jeunes Aveugles de Paris Professeur de Piano N° 223, rue Lagauchetière.</p>	<p>GUSTAVE SMITH Professeur de Piano au Sacré-Cœur.</p>
<p>V. BOURGEAU Architecte coin des rues Dorchester et des Allemands.</p>	<p>J. B. LABELLE Direct. de la Soc. Philharm. Canadi^e Professeur de Piano N° 193, rue St. Antoine.</p>	<p>A. LEVESQUE Architecte N° 28, Petite rue St. Jacques.</p>	<p>F. Herbert TORRINGTON Professeur d'Orgue de Piano et de Violon 10, rue Balmoral.</p>
<p>Jean BRAUNEIS Professeur de Harpe et de Piano N° 18, rue Ste. Elizabeth.</p>	<p>Ed. LACROIX Professeur de Piano Rue Latour.</p>	<p>MITCHEL & FORTE Facteurs d'Orgues réparent et accordent ces instruments N° 159, rue Bonaventure.</p>	<p>O. TOURANGEAU Professeur de Piano Ste Anne de la Pocatière</p>
<p>CHARLES CATELLI Artiste-Statuaire N° 35, rue Notre-Dame.</p>	<p>Jean LAUKOTA (Fabricant de Pianos.) Accorde et répare les instruments chez Laurent et Laforce.</p>	<p>ROBERT MORGAN Importateur et éditeur de musique Européenne et Américaine N° 27, rue S^e Jean QUÉBEC.</p>	<p>Mademoiselle VINCELETTE enseigne le Piano N° 128, rue Lagauchetière.</p>
<p>J. P. CRAIG Fabricant de Pianos N° 82, rue St. Laurent.</p>	<p>Monsieur YOUMANS Professeur de Chant N° 49, rue St. Antoine.</p>	<p>OVIDE PARADIS Facteur d'Orgues S^e Michel d'Yamaska.</p>	<p>SAMUEL R. WARREN Facteur d'Orgues N° 18, rue St. Joseph</p>
<p>ANATOLE PARTHENAIS Artiste-Sculpteur Village de L'Industrie.</p>			

GUST. SMITH & M. LEPROHON

IMPRIMEURS - ÉDITEURS

144, rue Craig, 144

MONTREAL

Notre nouvel établissement nous permet de pouvoir offrir au public des avantages que nul autre ne saurait lui donner pour les impressions les plus variées, en noir ou en couleur.

On y exécute tous les travaux, tels que Livres, Pamphlets, Circulaires, Étiquettes, Factures, Notes, Cartes d'adresse, Checks, Cartes de visites, Livres de dépenses pour entretien de maison et tout ce qui se rattache à la Librairie, au Commerce et à la Musique.